

CULTE ET *PURE RAA* UNE APPROCHE PAR LES SENS

Par Olivier BAUER,
envoyé du Département missionnaire à Tahiti

INTRODUCTION

Partout dans le monde, les protestants célèbrent des cultes – *pure raa*, *Gottesdienst* ou *Worship*. La variété des noms reflète la variété des formes, car dans des cultures différentes, les cultes sont différents. Reste un fond commun qu'on pourrait définir ainsi :

Dans le domaine religieux, toute liturgie, tout rituel sont des services que les hommes rendent à la divinité pour entretenir leurs rapports avec elle : c'est bien là aussi le piège du rite cultuel chrétien. Car il invite à l'acte religieux afin que les hommes rendent leur dû à la divinité, même si ce dû est devenu le « sacrifice de louanges »... Or, dans son parcours, le rituel chrétien dévoile un autre jeu, un contre-jeu qui anéantit la tentative humaine d'instaurer par ses prestations l'équilibre avec la Puissance : au cours du culte lui-même, la tentative humaine de rétribuer la divinité est déclarée non valide et pécheresse¹.

Depuis trois ans, j'ai la chance, le dimanche matin, de pouvoir participer au *pure raa* de l'Église évangélique de Polynésie française (EPPF) dans des temples à Tahiti, Moorea, Huahine, Raiatea et Rurutu. Auparavant, pendant près de vingt ans, j'ai assisté à des cultes en France et en Suisse romande.

Je bénéficie d'un léger avantage sur le simple paroissien. En tant que pasteur, j'ai le privilège de connaître les coulisses du culte, de savoir comment on le prépare et comment on le construit. En tant que théologien, j'ai la prétention de savoir le sens du culte et pourquoi on le célèbre.

C'est de la participation à cette double tradition culturelle – européenne et *ma'ohi* – qu'est née mon envie de comprendre quelle est la spécificité du *pure raa* dans l'EPPF. Je vais travailler en m'intéressant

¹ Pierre-Luigi DUBIED, « Le rôle de l'officiant dans la liturgie », in : *Jeux et contre-jeux. Mélanges offerts à Pierre-André Stucki pour son 50^e anniversaire*, Pierre BÜHLER (éd.), Neuchâtel, Université de Neuchâtel, 1986, pp. 158-159.

aux sensations. Plutôt que de réfléchir sur les intentions des différents acteurs, je préfère rappeler ce qu'un paroissien, un diacre ou un pasteur éprouvent pendant qu'ils participent au *pure raa*, ce qu'ils voient, entendent, sentent, goûtent et touchent pendant le culte.

Cette approche peut surprendre. Les protestants sont connus pour privilégier la parole. La foi vient de l'écoute – *fides ex auditu* – ce que rend bien l'utilisation de *faaroo* (écouter) pour dire croire.

Les réformés ont interprété strictement le second des dix commandements : « Tu ne te feras pas d'idole, ni rien qui ait la forme de ce qui se trouve au ciel là-haut, sur terre ici-bas ou dans les eaux sous la terre. » (Exode 20, 4)².

Le Dieu judéo-chrétien se révèle toujours par la parole. Dieu s'entend et ne se voit pas. On comprend pourquoi en lisant Michel Serres :

Un événement sonore n'a pas lieu, mais occupe l'espace. Si la source reste souvent vague, la réception se diffuse, large et générale. La vue livre une présence, non le son. La vue distancie, la musique touche, le bruit assiège [...] Le regard nous laisse libres, l'écoute nous enferme ; tel se délivre d'une scène, en baissant les paupières ou les poings sur les yeux, en tournant le dos et en prenant la fuite, qui ne peut se libérer d'une clameur³.

Faut-il pour autant renoncer à expliciter ce qu'éprouvent les autres sens ? Je crois que non. Il me semble nécessaire, pour comprendre le culte, de tenir compte des cinq sens, simplement parce qu'il est impossible de les inhiber pendant le temps du *pure raa*. Si je peux encore ne rien goûter, je ne peux pas éviter de voir, de sentir ni de toucher. Les sens restent actifs, même si ils ne sont pas intentionnellement sollicités.

La Réforme elle-même a plus été marquée pour les fidèles par des changements visibles – nouvelles architecture des temples, regroupement autour de la chaire plutôt que face à l'autel, coupe en bois à la place des calices précieux – que par les nouvelles doctrines.

Cette approche par les sens, originale en théologie⁴, me semble donc bien être celle qui convient pour comprendre le *pure raa*.

² Pour une discussion sur l'interprétation de ce verset, cf. Jérôme COTTIN, *Le regard et la parole. Une théologie protestante de l'image*, Genève, Labor et Fides, 1994, pp. 91-121.

³ Michel SERRES, *Les cinq sens*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1985, p. 46.

⁴ On pourrait appliquer à la théologie ce que Michel Serres dit de la philosophie : « Beaucoup de philosophies se réfèrent à la vue ; peu à l'ouïe ; moins encore donnent leur confiance au tactile comme à l'odorat. L'abstraction découpe le corps sentant, retranche le goût, l'odorat et le tact, ne garde que la vue et l'ouïe, intuition et entendement. Abstraire signifie moins quitter le corps que le déchirer en morceaux : analyse. » (*op. cit.*, p. 23). Deux ouvrages théologiques rejoignent ma problématique et m'ont accompagné dans ma recherche : Manfred JOSUTTIS, *Der Weg in das Leben. Eine Einführung in den Gottesdienst auf verhaltenswissenschaftlicher Grundlage*, München,

Enfin, pour éviter tout malentendu, je crois nécessaire d'écarter deux fausses compréhensions de ma réflexion. Je ne veux pas juger le *pure raa*, ni par rapport à une norme européenne prétendument universelle, ni par rapport à une identité *maðhi* immuable, et je ne milite ni pour un changement radical, ni pour la crispation sur une tradition. Je souhaite comprendre et mettre en évidence.

1. SENTIR

Qu'est-ce qu'un paroissien sent durant un culte ?

Il ne sent rien. Ou plutôt, il peut respirer une seule odeur, celle du propre. Bernard Reymond souligne le succès des mouvements hygiénistes chez les protestants du XIX^e siècle :

La chasse à la saleté est simultanément une chasse aux mauvaises odeur, voire aux odeurs tout court. Sur la lancée de cette attitude quasi idéologique, les protestants en sont venus à vouloir que leurs temples soient exemplaires et, à la limite, ne dégagent plus d'odeur du tout⁵.

Le *pure raa* n'a pas d'odeur, ce qui représente déjà, vu la chaleur et le nombre de gens rassemblés, un exploit. Les temples sont aérés. Les fenêtres et les portes restent ouvertes. Par conséquent, l'air circule et les mauvaises odeurs s'en vont.

Mais les temples sont-ils parfumés ? Rarement ! On ne brûle pas d'encens, on n'allume pas de cierges dans les cultes protestants. Seule exception, une odeur de tiare parfume parfois, très discrètement, le *pure raa*.

2. GOÛTER

Qu'est-ce qu'un paroissien goûte durant un culte ?

Dans le culte protestant, le goût n'est mobilisé que lors de la cène. Elle a lieu le premier dimanche du mois et certains jours de fête, y participent les paroissiens confirmés, *etaretia*. Le choix des aliments servis est symboliquement important. Dans l'EPPF, deux types de cène sont célébrées : l'une, largement majoritaire, « à l'européenne » – avec du pain et du vin – l'autre *maðhi* avec du *uru* ou du *uto* et du *pape haari*⁶. La communion avec du pain coco représente une position moyenne.

Chr. Kaiser, 1981 et Bernard REYMOND, *L'architecture religieuse des protestants*, Genève, Labor et Fides, 1996.

⁵ Bernard REYMOND, *op.cit.*, p. 236.

⁶ Fruit de l'arbre à pain, noix de coco germée et eau de coco.

Les aliments locaux sont aujourd'hui rarement utilisés, mais cela n'a pas toujours été le cas.

En ce qui concerne les espèces – le pain et le vin – de la communion, elles sont souvent remplacées par des substituts d'origine polynésienne. Sait-on que le 17 mars 1797, lors du service de Sainte-Cène tenu par le capitaine Wilson du « *Duff* », à la Pointe Vénus, et pour la première fois, le fruit de l'arbre à pain de Otaheite fut utilisé en tant que symbole de la chair du Christ. En 1820, à Huahine, Ellis utilisait des fruits d'arbre à pain grillé ou cuit. Pour remplacer le vin, Aboussset faisait appel à de l'eau, la pulpe de noix de coco remplaçait le pain dans l'archipel des Tuamotu. Aujourd'hui encore, eau de coco et *uru* ou *taro* sont parfois utilisés dans la Cène⁷.

Lorsque l'on sert du pain et du vin, on ne se soucie pas de leur qualité. Le pain est souvent sec et le morceau si minuscule que personne ne prend le temps de le goûter. Le vin est ordinaire ; certaines paroisses l'adoucissent en lui ajoutant du sucre.

3. TOUCHER

Qu'est-ce qu'un paroissien touche durant un culte ?

Il touche du bois, le banc sur lequel il est assis. Il touche peut-être du papier – un recueil de liturgie, une feuille de chants ou une Bible –, il touche la pièce d'argent, plus rarement le billet, qu'il donne pour l'offrande. Il touche parfois le morceau de pain et le verre de vin de la cène. S'il est un homme, il peut s'essuyer le visage avec un mouchoir ou avec la main. Si elle est une femme, elle peut s'éventer avec un éventail en pandanus ou avec une feuille de papier.

Le paroissien touche surtout d'autres paroissiens. Les femmes touchent parfois un bébé qu'elles portent contre elles. Les participants au culte s'asseyent l'un près de l'autre, jusqu'à se toucher. Mais les dirigeants – pasteur et diacres – sont assis sur des chaises, ce qui évite (ou empêche) les contacts.

Les salutations occupent une place importante dans le *pure raa*. Très discrètes, voire inexistantes au début du culte, elles sont officiellement et rituellement organisées à la sortie. Les officiants et les invités de marque se saluent sur l'estrade qui leur est réservée (*purupiti*, de l'anglais *pulpit*, pupitre) puis gagnent la porte, sortent les premiers, se mettent en rang devant la porte et serrent la main des paroissiens qui défilent devant eux. À moins que ce ne soient les paroissiens qui saluent les pasteurs et les

⁷ Louis CARLOS, « Cultures et cultes, adaptation du livre de W. A. POORT, *Pacific between indigenous culture and exogenous worship* », in : *Bulletin de la Société des Études Océaniques*, n° 229, Tome XIX, Papeete, 1984, p. 1723. Le « parfois » de la dernière phrase me convainc plus que le « souvent » de la première.

diacres. La différence n'est pas futile puisqu'elle peut révéler les rapports hiérarchiques.

Il est difficile de savoir qui salue qui, d'autant plus que les salutations se passent sur le seuil du temple, c'est-à-dire « en terrain neutre », chacun quittant le territoire qui lui est réservé⁸. Mais je remarque que les paroissiens ont la possibilité et le droit d'éviter les salutations – en sortant par des portes latérales. Les officiants ne peuvent éviter de saluer un paroissien sans l'injurier gravement.

Pour se saluer, on se serre la main, on s'embrasse parfois. Les femmes peuvent embrasser les femmes et les hommes, mais, bien entendu, les hommes n'embrassent que les femmes. Les contacts nez contre nez – le *honi* des *Maoris* de Nouvelle-Zélande (qu'il faudrait plutôt ranger dans le chapitre Sentir) – ont complètement disparu. Seule spécificité *maōhi*, on peut se serrer indifféremment la main droite ou la main gauche.

Enfin, deux autres gestes impliquent un contact physique entre les officiants et les paroissiens : l'imposition des mains et l'aide apportée à une personne agenouillée pour se relever. Le pasteur ou le diacre impose les mains en posant ses deux paumes sur la tête du paroissien qui demande à être baptisé ou confirmé, du pasteur ou du diacre qui doit être consacré. Un second geste complète l'imposition, aider celui qui s'est agenouillé à se relever, en le prenant par la main.

4. VOIR

Qu'est-ce qu'un paroissien voit durant un culte ?

– *Le paroissien voit une architecture*⁹.

Le temple protestant *maōhi* est constitué d'une seule salle, rectangulaire, destinée à célébrer le culte. Il est entouré d'un jardin et d'une barrière. Il est souvent situé au bord de la mer. Le temple est toujours lumineux, les murs peints de couleurs claires, souvent du beige, rehaussées de tons vifs (rouge, bleu...). Les plafonds, les barrières, les chaises, les bancs, et les tables sont en bois. L'intérieur est divisé en deux espaces, très nettement différenciés ; celui des paroissiens (la nef) et celui des pasteurs et des diacres, appelé *purupiti* (le chœur). Les espaces sont distingués par une double séparation : une barrière en bois et des marches d'escalier puisque le *purupiti* est surélevé.

⁸ Sur la délimitation des territoires, cf. chapitre suivant : *Voir*.

⁹ Les remarques sur les temples proviennent des résultats d'un projet pédagogique de l'aumônerie du Lycée-Collège Pomare IV. Avec des élèves de classe de 3^e, nous avons visité, dessiné, photographié et examiné tous les temples protestants de l'île de Tahiti.

L'espace des paroissiens comprend les bancs et, au moins dans les plus grands temples, une table qui sert essentiellement à déposer l'argent de l'offrande du dimanche et le *aufau raa Mê* (offrande annuelle).

Dans la partie du temple qui leur est réservée, les paroissiens se regroupent par *amuiraà*¹⁰. Pour chanter, les femmes s'asseyent ensemble devant les hommes.

En haut de quelques marches et derrière une barrière en bois se trouve l'espace réservé aux pasteurs, aux diacres et aux liturges. C'est là que s'installent ceux qui célèbrent le culte. Face aux paroissiens, ils lisent la liturgie et la Bible, célèbrent la cène et baptisent. La chaire, placée au point de convergence des regards, domine le *purupiti*. Son emplacement traditionnel au centre du fond du temple – elle est parfois décalée sur le côté – se justifie par des exigences d'acoustique – le pasteur prêche d'où il peut être le mieux entendu et vu – et par des raisons théologiques – la proclamation de la parole se trouve au centre du culte protestant. Et de fait, par sa taille et son caractère massif, la chaire occupe vraiment la place centrale. Seuls les pasteurs peuvent y monter. Mais la fonction de pasteur n'est pas suffisante. Ne monte en chaire que le pasteur qui porte une veste !

– *Le paroissien voit de rares décorations.*

Les pupitres, les tables et les barrières sont souvent décorés de dentelles blanches et de tissus de couleurs, choisis par le *amuiraà* qui nettoie et décore le temple.

Les décorations sont peu nombreuses : des fenêtres en verre de couleur, quelques planches découpées selon des motifs géométriques. Depuis 1954 et la construction du nouveau temple de Béthel, les croix ont fait leur apparition dans les temples. Cette « révolution » donna matière à discussion :

Cette architecture résolument moderne fait un peu scandale à l'époque dans le milieu protestant tahitien conservateur. La chaire ramenée à une place modeste de côté, les vitraux, l'absence de *purupiti*, autant de motifs de s'interroger, mais surtout la croix taillée dans le mur au fond laisse supposer à certaines âmes pieuses que les temples ont calqué désormais les églises catholiques. Il faut encore de nombreuses années pour que cette révolution architecturale soit acceptée en milieu tahitien¹¹.

Certains temples ont des décorations particulières : à Siloama, un vitrail illustre la scène biblique à laquelle le temple doit son nom. Le temple de Afaahiti est entièrement recouvert de bambous tressés, celui de Tipaerui est décoré de galets noirs. À Tautira, des motifs marquisiens font le tour des murs. Il y a aussi des décorations temporaires, des fleurs

¹⁰ Chaque paroisse est divisée en plusieurs *amuiraà* ou groupe de quartier.

¹¹ Daniel MAUER, *L'Église protestante à Tahiti*, Société des Océanistes, Dossier N° 6, Paris, 1970, p. 18.

et des feuilles en particulier. Je me souviens d'avoir prêché à Punaauia dans un temple décoré en lieu de pêche. Les paroissiens avaient mis du sable blanc, des filets, des coquillages...

Quatre éléments sont visibles dans les temples protestants : une Bible posée sur un coussin en satin, une ou plusieurs horloges, deux lampes entourant la chaire et une plaque indiquant le nom du temple et la dédicace biblique. Mais dans tous les temples polynésiens, ce sont la simplicité et la sobriété qui prévalent. Rien ne doit distraire l'auditeur de la Parole annoncée. Ce dépouillement intérieur contraste avec la massivité extérieure des temples.

– *Le paroissien voit des gens.*

Dans l'EPPF, les temples sont généralement remplis, un peu plus les dimanches de fête ou de baptêmes, un peu moins les dimanches ordinaires. Les paroissiens appartiennent à toutes les classes d'âges, des enfants, des adolescents, des jeunes adultes et des vieux. Sur le *purupiti*, on voit surtout des hommes, plutôt âgés. Les femmes diacres ou les jeunes diacres sont rares. Il n'y a pas encore de femmes pasteurs dans les paroisses.

– *Le paroissien voit des habits.*

Les vêtements jouent un rôle important dans le *pure raa*.

Les pasteurs et les diacres portent traditionnellement une chemise, une cravate et un complet, souvent bleu marine, gris ou noir, parfois blanc, rouge ou bleu clair... Dans les îles et dans les districts, on se montre moins strict qu'à Papeete sur le choix des chaussures : souliers, baskets, savates ou même pieds nus !

Les habits que portent les paroissiens varient selon les semaines. Le premier dimanche du mois, jour de la cène, les femmes s'habillent tout en blanc et les hommes portent une chemise blanche.

Il y a deux dimanches à uniforme : ceux des *Haàpiiraà Tapati* (école du dimanche) et des *Ui Api* (UCJG). Lors du culte UCJG, tous les paroissiens, des plus jeunes au plus âgés, portent la tenue des *Ui Api* – pour les hommes : pantalon bleu, chaussure noire, chemise blanche et cravate bleue ; pour les femmes : chaussures blanches sans talons et chaussettes blanches, jupe droite bleue et chemisier blanc. Les bijoux sont interdits, et les cheveux des filles doivent être attachés en deux tresses. Les membres *Ui Api* ont le privilège de porter l'insigne des UCJG sur le cœur. Ce dimanche-là, les pasteurs et les diacres, en signe d'égalité, ne portent pas de vestes. Mais le pasteur ne monte pas en chaire pour prêcher !

L'uniforme du *Haàpiiraà Tapati* est identique à celui des *Ui Api*, mais les couleurs sont grenat et blanc.

Les dimanches ordinaires, les hommes s'habillent d'un pantalon et d'une chemise. Les femmes sont en robe ou en jupe. Le modèle des vêtements féminins peut varier (robe hôtesse, robe cintrée, tailleur...) mais il

est toujours décent, voire pudique comme la robe *mama ruau* (grand-mère) autrefois obligatoire, qui cache les jambes jusqu'aux chevilles, les bras jusqu'aux poignets et le cou. Les femmes peuvent montrer un peu de jambes, de bras ou de gorge. Elles savent en tous cas faire preuve de beaucoup d'originalité dans les limites imposées. Certains dimanches, les paroissiens s'habillent avec le tissu de leur *amuiraà*.

Pendant le culte, les hommes sont nu-tête tandis que les femmes portent des chapeaux. Chapeaux tressés en matières naturelles (*pandanus*, *tumu fei...*), chapeaux en rubans cousus, chapeaux *papaa*, ils deviennent parfois de véritables œuvres d'art, décorés de papillons ou de fleurs en tissu, et même, chez les gens des Australes, de guirlandes, boules de Noël ou cœurs lumineux.

5. ENTENDRE

Qu'est-ce qu'un paroissien entend durant un culte ?

Avant même que le culte ne commence, le paroissien entend la cloche qui signale le début du culte. On la sonne à quatre reprises, trois fois avant le culte – une demi-heure puis un quart d'heure avant le début du culte pour inviter les paroissiens à entrer dans le temple, au moment où les officiants accèdent au *purupiti* –, une fois à la fin du culte.

– *Le paroissien entend de la musique et des chants.*

Dans le *pure raa*, les chants ont la même durée que les paroles. Je crois cependant que les mots gardent la priorité, puisque le retardataire doit attendre un chant pour entrer dans le temple. Il peut déranger les chanteurs, mais pas les officiants.

Dans les chants, ce sont les paroissiens qui sont actifs. Ce sont eux qui chantent et non les diacres ou les pasteurs, c'est aussi le moment où les femmes s'expriment.

Les instruments de musique jouent un rôle tout à fait secondaire dans le culte. Un synthétiseur permet quelques enchaînements ou quelques transitions. Seules quelques rares paroisses acceptent d'autres instruments durant le *pure raa*, guitare, *ukulele*, *pahu...*

Les chants, *a capella*, représentent donc l'essentiel de la partie musicale du culte. Selon la liturgie, deux chants sont des chants d'ensemble (*himene âmui*) : celui qui accompagne la récolte de l'offrande et celui qui précède immédiatement la bénédiction. Tous les autres chants sont préparés et chantés par chaque *amuiraà* ou par les *Haàpiiraà Tapati*. Ils ne sont pas repris par l'ensemble de la communauté. Ils sont les chants de chacun des groupes qui forment la paroisse.

Les *himene tarava* sont les chants les plus anciens et les plus traditionnels, les *himene ruau* sont un peu plus récents.

Les *himene tarava* sont des chants polyphoniques comportant de six à huit voix, interprétés par un grand nombre d'exécutants, hommes et femmes, sans accompagnement musical. [...] Le genre s'enracine donc dans un passé traditionnel, mais il a été aussi influencé par l'apport européen. [...]

Les *himene ruau* ne comportent que de trois à cinq voix. Le *tempo* est lent ou modéré. [...] Ce genre musical a, par ses caractéristiques propres, une origine culturelle. Du temple, il a émigré à l'extérieur, sans doute lors des compétitions chorales ou lors des veillées. Il représente une synthèse parfaitement équilibrée entre la Polynésie et l'Europe¹².

Les *himene nota* sont des chants européens notés sur une portée, parfois traduits en *reo maòhi*, parfois chantés en français, ce qui apparaît comme une concession faite aux jeunes. Les *himene nota* utilisent généralement des mélodies du XIX^e.

Pour convertir les masses, les Méthodistes protestants se sont largement servis des chants de culte européens, cantiques et hymnes, traduisant le texte anglais en tahitien, mais gardant la mélodie. [...] Ces chants qui, à l'opposé des chants de tradition orale, sont écrits avec des notes, sont appelés *himene nota*¹³.

– *Le paroissien entend des paroles.*

La langue du *pure raa* est le *reo maòhi*. Tout ce qui est dit durant le culte est dit en tahitien, sauf dans trois cultes en français (Béthel, Pirae et Punaauia) et un culte en chinois (Jourdain). Pourtant, dans les « paroisses touristiques » ou lorsque des invités sont présents, le culte peut être trilingue (tahitien, français et anglais) pour satisfaire les visiteurs.

Le *pure raa* comprend trois types de discours : la liturgie, la lecture biblique et la prédication. Seule la célébration des deux sacrements réformés – la cène et le baptême – est strictement réservée au pasteur. Tout le reste peut être pris en charge par un paroissien, homme ou femme. La répartition des rôles se fait généralement de la manière suivante : des fidèles, souvent des diacres, lisent la liturgie – de l'accueil jusqu'à l'annonce du pardon – et les textes bibliques. Le pasteur fait la prédication, les annonces, la prière d'intercession et la bénédiction. La communauté récite la prière du Notre Père.

Le culte commence par la lecture de la liturgie dans le recueil officiel de l'EEPF, *Papa haamori*, traduction de la liturgie publiée en 1963 par l'Église réformée de France. Les textes liturgiques varient chaque

¹² Raymond MESPLÉ, « Les hymnologues protestantes de Tahiti et des hauts plateaux malgaches », in : *Bulletin de la Société des Études Océaniques*, n° 261-262, Tome XXIII, Papeete, 1994, pp. 60, 65, 72 et 74.

¹³ Raymond MESPLÉ, « Les *himene* en Polynésie française : musique traditionnelle ou acculturée ? », in : *Bulletin de la Société des Études Océaniques*, n° 237, Tome XX, Papeete, 1986, p. 5.

dimanche selon un principe de roulement. L'ordre du culte reste toujours identique.

Les lectures bibliques sont en général celles que propose un lectionnaire d'origine française. Elles sont donc identiques dans tous les temples de l'EEPF. Il peut arriver que le pasteur choisisse, en fonction de l'actualité paroissiale, un texte différent. La plupart du temps, le pasteur prêche sur le texte de l'Évangile. Dans certaines paroisses, la lecture de la Bible est communautaire. Tous les paroissiens lisent à voix haute, au rythme du lecteur, le texte choisi.

La prédication vient commenter le texte biblique. Elle est longue (entre une demi-heure et une heure), elle peut prendre deux formes : à l'européenne, construite comme une dissertation classique, ou plus proche des traditions orales *maòhi*.

Lucien Tarihaa rappelle comment le pasteur Charles Vernier décrivait la prédication au temps de la Société des Missions de Paris, et comment prêchaient les pasteurs au moment de l'autonomie de l'EEPF en 1963 :

[Le pasteur prêche par tronc et par branches.] Les troncs figurent les parties principales du sermon, résumées et énoncées sous forme de propositions interrogatives. Chaque « tronc » suppose plusieurs « branches » qui sont les réponses à la question posée dans le « tronc ». Le sermon se termine par une *opani*, c'est-à-dire par une « porte », ou conclusion. [...]

Nos aînés [les pasteurs des années 1960] illustrent souvent leurs prédications par une histoire, par des mythes, des exemples de certains guerriers populaires etc. Ils prêchent toujours en se référant à leur culture et leur mode de pensée. Ils parlent à partir de leur expérience quotidienne et de leur histoire¹⁴.

Mais il en va de la prédication comme des chants : si elle s'appuie sur des techniques traditionnelles de communication, elle a définitivement subi une influence européenne. La prédication chrétienne *maòhi* est maintenant un genre propre. Elle s'ouvre toujours par le rappel du verset-clef emprunté au texte du jour et par une courte introduction. Elle continue obligatoirement par de longues salutations. Le pasteur peut ensuite prendre son temps pour développer ses idées.

Les annonces représentent un autre temps fort du culte. Il s'agit d'informer la paroisse des événements de la semaine écoulée (mariages, baptêmes, décès) et des activités de la semaine à venir (rencontre du Conseil de diacres, répétition de la chorale, *Haàpiiraà Tapati...*). Les

¹⁴ Lucien TARIHAA, *L'importance de la prédication dans l'Église évangélique de Polynésie française*, Mémoire pour l'obtention du grade de *Bachelor of Divinity*, Pacific Theological College, Suva, Fiji, 1994, pp. 23, 25 et 26.

dimanches de cène, grâce au *titeti*, on peut saluer et présenter les paroissiens de passage¹⁵.

– *Le paroissien n'entend que peu de silence.*

Le temple est silencieux avant le début du *pure raa*, mais dès que le culte commence, le silence disparaît. Soit quelqu'un parle, soit quelqu'un chante. Il n'y a que deux très brefs moments de silence : l'un avant la cène – explicitement mentionné dans la liturgie « *la mamu te mau mea atoà i hamanihia i mua i te Atua!* »¹⁶ –, l'autre à la fin du *pure raa*, entre la bénédiction et les derniers mots du culte « *Paroita... Iaorana!* »

BILAN

Pour conclure ma réflexion, j'aimerais tirer de mes analyses sens par sens, quelques remarques générales sur le *pure raa*.

Comme dans tous les Églises protestantes, le *pure raa* sollicite surtout l'ouïe. La rencontre avec Dieu passe par les oreilles. L'Évangile se dit, se chante et s'entend. Il se voit peu, il se goûte à peine, il ne se sent pas. Mais l'expérience des autres sens n'est pas négligeable. Au contraire, elle révèle parfois des discordances entre l'intention et la réalité, puisque les mots sont plus faciles à surveiller que les images. Parfois ce que l'on voit, sent ou goûte « parle plus » que ce que l'on entend. Les aliments utilisés pour la cène, les vêtements portés ou l'absence d'odeurs de tiare sont aussi révélateurs de la théologie du *pure raa* que le principe du sacerdoce universel ou l'usage du *reo maòhi*.

L'EPPF accorde au toucher une place importante, essentiellement dans les salutations. La rencontre avec les autres passe par les embrassades et les poignées de main.

1° Le *pure raa* représente un temps mis à part. Les sensations éprouvées soulignent cette distance par rapport à la vie quotidienne.

On voit que l'architecture des temples n'est pas celle des autres bâtiments, que les habits du dimanche ne sont pas ceux de la semaine. On entend que la langue du *pure raa* – *reo maòhi* ou français, là n'est pas la question – n'est pas celle de la vie quotidienne, que les chants ne sont pas ceux que diffusent les radios.

Mais on voit, grâce aux horloges, que le temps passe au même rythme qu'à l'extérieur. On entend pourtant dans les annonces que la paroisse vit aussi en semaine. On voit et on entend pourtant, par les fenêtres

¹⁵ La paroisse témoigne ainsi de la double dimension du culte : rencontre avec l'Autre et avec les autres. Cf. Laurent GAGNEBIN, *Le culte à chœur ouvert*, Paris-Genève, Les Bergers et les Mages-Labor et Fides, 1992.

¹⁶ « Que toute la création fasse silence devant Dieu », *Papa haamori*, p. 58.

ouvertes, la vie qui continue. On goûte pourtant, dans les espèces de la cène, des nourritures quotidiennes.

2° Le *pure raa* met en scène une évidente hiérarchie. Toutefois, cette hiérarchie varie selon les sens qui la perçoivent.

On voit, sur le *purupiti*, que les dirigeants de la paroisse sont en grande majorité des hommes plutôt âgés et que le pasteur est seul dans la chaire. On entend dans les discours que l'annonce de la Parole de Dieu est plutôt l'affaire des diacres et des pasteurs. On entend dans les chants que ce sont plutôt les voix des femmes – *tahape, perepere* – qui dominent et que c'est une femme qui entonne.

3° Le *pure raa* souligne l'importance de la vie communautaire.

On voit que les paroissiens sont assis par *amuiraà*, qu'ils s'habillent au couleur de leur groupe. On entend dans les chants polyphoniques que chacun met sa voix au service du groupe. On entend dans les salutations et les présentations que les hôtes de passage sont intégrés à la communauté. On touche les mains de tous les autres pour les saluer.

Mais on goûte, individuellement, chacun son morceau de pain et chacun son verre de vin.

4° Le *pure raa* se vit dans la retenue.

On voit dans les habits que le culte est sérieux, dans les décorations et dans les gestes que le protestantisme est modéré. On goûte dans le pain et le vin que la cène est un repas frugal. On sent que le culte ne dégage pas d'odeur.

Mais on entend dans les chants que l'enthousiasme et une forme de « transe » ne sont pas interdites.

J'aimerais pour terminer soulever trois questions et tenter de leur donner une esquisse de réponse :

1° Le *pure raa* est-il sacré ?

Dans l'EEPF, le *pure raa* constitue un moment mis à part. Il est au cœur de la vie des paroisses, il représente le point de ralliement de tous les paroissiens. Mais plus que le culte, c'est le temple qui est sacré. J'en relève deux symptômes : certaines paroisses célèbrent leur culte ailleurs que dans le temple pour permettre l'utilisation des *ukulele* ou des guitares. La sacralité n'est donc pas attachée au culte, mais au lieu. Certaines paroisses interdisent à d'autres personnes que les pasteurs ou les diacres de monter dans la chaire, même le samedi pour les nettoyages. Le *purupiti* reste donc sacré en dehors du dimanche matin. Pourtant, pour des *tuaroi* ou pour le *aufau raa Mê*, les règles de comportement s'assouplissent.

Je pense qu'est sacrée, la conjonction d'un lieu – le temple –, d'un temps – le dimanche à 10 heures –, et d'un acte – le culte.

2° *Comment le pure raa évolue-t-il ?*

Il me semble que la tendance générale est à introduire plus de liberté dans le déroulement du culte, dans les vêtements, dans les chants... J'en veux pour preuve quelques décisions récentes. Le synode de l'EEPF a admis les femmes au ministère pastoral. De plus en plus de temples sont fleuris. La cène « océanisée » est à l'ordre du jour de la VII^e Assemblée de la Conférence des Églises du Pacifique. Il existe un nouveau genre musical : *himene Ui Api*...

Même la décision de 1991 d'interdire le port du *pareo* dans les temples laissait à chaque arrondissement le soin de définir ses propres normes. Moorea en a profité pour admettre les pasteurs en *pareu*.

3° *Le pure raa est-il maòhi ?*

Vaste question ! Qu'est ce qui est *maòhi* ? Qu'est-ce qui est *papaa* ?

Je ne veux pas répondre. Mais il est certain que, comme l'Évangile, le culte a été apporté par les Européens ; et que le culte, comme l'Évangile, s'est transformé au contact des *maòhi*.